

LE DERNIER SAMOURAÏ



Un samouraï d'Amérique : Hin-mah-too-yah-lat-kekht (Chef Joseph, 1840-1904)

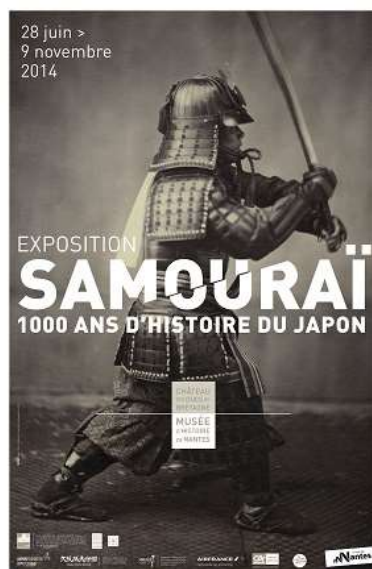
L'exposition *Samouraï, 1000 ans d'histoire du Japon* qui se tint du 28 juin au 11 novembre 2014 dans le Château des ducs de Bretagne à Nantes présentait au public 450 objets dont une impressionnante collection de casques (*kabuto*) et de mentonnières (*mempo*)¹. La visite se clôturait sur un rappel de l'influence de l'image du samouraï sur la culture contemporaine. On passait ainsi des indéniables beautés des périodes Muromachi ou Edo à la laideur des créatures de la S.F. nippone pour finalement se retrouver devant l'affiche du film *Le Dernier samouraï* (Edward Zwick, 2003) et l'armure en plastique de Dark Vador. En résumé, un millénaire d'histoire qui s'achevait avec Hollywood, sa bouffonesque *Guerre des Etoiles* et Tom Cruise dans la peau d'un héros improbable fort affairé à sauver à lui tout seul l'esprit du Japon traditionnel...

La rédemption du capitaine Algren

Le Dernier samouraï narre les aventures rédemptrices d'un soldat américain alcoolique dans le Japon des premières années de l'ère Meiji. L'archipel nippon qui avait vu la restauration du pouvoir impérial après plusieurs siècles de domination des shoguns Tokugawa était alors entré dans une phase accélérée de modernisation. Celle-ci épargna au pays du Soleil levant les méfaits d'une colonisation étrangère et lui donna les moyens de se transformer en prédateur à l'instar des puissances occidentales. Bien entendu le processus de liquidation du pouvoir féodal ne se fit pas sans heurts, l'opposition de certains clans traditionalistes suscitant la guerre de Boshin

¹ Le *mempo* est une sorte de demi-masque couvrant le bas du visage et censé donner un aspect effrayant aux guerriers du Japon féodal.

(1868-1869) qui se termina par la victoire du parti impérial. En 1877, les samourais de Satsuma _ qui avaient pourtant participé à l'écrasement des forces shogunales _ se rebellèrent à leur tour contre une politique de réformes menaçant leurs statuts et privilèges. C'est là qu'intervient notre personnage interprété par Tom Cruise, Nathan Algren, un vétéran des guerres indiennes chargé de former une armée moderne pour le compte du jeune empereur Mutsuhito. Dans le film de Zwick, l'unité du capitaine Algren est défaite par les féroces samourais dès sa première épreuve du feu et le conseiller militaire américain se retrouve prisonnier du chef des rebelles, Katsumoto. En l'espace de quelques mois hivernaux, le captif se remet de ses importantes blessures, suit avec succès une cure de désintoxication et, pour finir, assimile la culture samourai au point de se transformer en virtuose de l'escrime japonaise. Au terme de cette initiation éclair, c'est sans surprise que l'on assiste à un combat au cours duquel Algren élimine à mains nues, et avec une grâce éléphantinesque, quatre tueurs redoutables armés de sabres... Ce film, qui semble hésiter entre la fable historique et le cinéma d'arts martiaux le plus caricatural, baigne dans l'anachronisme. D'abord en ce qui concerne les samourais qui, à cette époque, s'étaient déjà convertis à l'armement moderne et se plaisaient à arborer uniformes et sabres occidentaux jugés plus élégants². Et puis, surtout, les arts martiaux n'avaient pas encore été inventés dans leur dimension mythique. En effet, ce n'est qu'en 1882 que le très occidentalisé Jigoro Kano fonda le Kodokan instaurant ainsi sa forme moderne de judo-jujitsu et il fallut encore attendre jusqu'à 1900 pour que Inazo Nitobe (1862-1933), un intellectuel américanisé converti au protestantisme et fasciné par la chevalerie européenne, publie son *Bushido, Âme du Japon*, texte qui, avec la diffusion progressive du judo, contribua à façonner les images actuelles du samourai et du *budoka*, l'énigmatique adepte des arts martiaux.



² Il existe ainsi par exemple des gravures représentant le chef de la rébellion des samourais de Satsuma, Saigo Takamori, en uniforme français.

Les Nez-Percés

Avec un scénario pas trop mal ficelé, dont le climax s'inspire de la bataille de Shiroyama (24 septembre 1877) au cours de laquelle 500 samourais résistèrent héroïquement à plusieurs dizaines de milliers de soldats impériaux, *Le Dernier samourai* bénéficie en outre d'un casting remarquable du côté nippon. Seule ombre au tableau, Tom Cruise lui-même en soldat bleu tourmenté pas les crimes perpétrés contre les Indiens. Son personnage apparaît comme un avatar de John Dunbar alias « Danse avec les loups » en visite chez les bons sauvages³... Que ce soit dans un camp sioux (*lakota* pour les puristes) ou dans un village du moyen-âge japonais, le yankee tourmenté ne peut manquer d'y découvrir une harmonie d'inspiration *New Age*. Cela ne mange pas de pain et nous permet d'oublier, le temps d'une hypnose collective payante, que tout mode de vie non conforme avec les dogmes du libéralisme et les intérêts de l'Hyperpuissance américaine doit être impitoyablement normalisé... Quoi qu'il en soit, la réalité c'est qu'en 1877, les samourais de Saigo Takamori firent preuve d'un incontestable panache en chargeant sabre au clair leurs adversaires supérieurs en nombre et cela sans l'aide d'un quelconque G.I. à l'air benêt. Significativement, au moment même où les guerriers de Satsuma se faisaient décimer, de l'autre côté du Pacifique d'autres guerriers sublimes livraient une bataille désespérée. Obscure peuplade de l'Oregon, les Nez-Percés avaient longtemps nourri des sentiments pacifiques à l'égard de leurs voisins à peau blanche. Confrontés à la rapacité d'envahisseurs toujours plus nombreux et forcés d'abandonner leurs riches terres ancestrales pour une réserve insalubre, ils durent se résoudre à affronter l'armée américaine et notamment le célèbre 7^e régiment de cavalerie auquel est supposé appartenir le capitaine Algren. Cernée par des milliers de soldats et de civils haineux, la petite troupe de 750 guerriers, femmes et enfants menée par Chef Joseph effectua néanmoins une retraite stratégique sur 1600 km en direction du Canada. Après plusieurs affrontements victorieux témoignant du génie militaire des Nez-Percés face à un adversaire mieux équipé et largement supérieur en nombre, leur chef, soucieux de la survie de son peuple décimé par le froid et le manque de vivres, dut finalement se résoudre à déposer les armes, cela quelques jours seulement après que le vaillant Saigo se soit donné une mort honorable par *seppuku*⁴. Au bout du compte, on peut se demander si les deux chefs de guerre ne furent pas finalement vaincus par le même adversaire, cet ennemi acharné de l'indépendance des peuples dont Hollywood est aujourd'hui l'une des armes les plus efficaces... De ce point de vue, il n'est pas inintéressant de retrouver les chemins de l'histoire et, en marchant sur les traces du personnage bien réel qui inspira les aventures fantaisistes de Nathan Algren, de remettre les pendules à l'heure.

³ Le Jake Sully du film *Avatar* (James Cameron, 2009), n'est qu'un clone de ces deux prédécesseurs.

⁴ Il faut lire les discours prononcés par Chef Joseph qui sont révélateurs de l'âme amérindienne (cf. *Pieds nus sur la terre sacrée*, textes rassemblés par T.C. McLuhan avec des photos d'Edward S. Curtis, Denoël, 1974).



Jules Brunet, le « vrai » samouraï

Un type humain en voie d'éradication

Le véritable héros de l'histoire se nommait Jules Brunet (1838-1911). Membre d'une mission militaire française, ce fringant officier d'artillerie arriva au Japon en 1866 où il entreprit d'instruire les samouraïs du shogun Yoshinobu Tokugawa dans l'art de la guerre moderne. Les efforts de ce dernier ne furent toutefois pas suffisants pour combler le retard de son armée par rapport aux forces militaires entièrement modernisées que contrôlaient les réformistes entourant l'empereur. Lors de la guerre de Boshin, le Shogun fut vaincu et les Français sommés de quitter le territoire nippon. C'était sans compter avec l'esprit chevaleresque de Brunet et de huit autres officiers qui décidèrent de poursuivre la lutte au côté de leurs compagnons d'armes. Retranchés sur l'île d'Hokkaido, les rebelles y fondèrent l'éphémère République d'Ezo (décembre 1868 - juin 1869) qui tenta de résister sur mer et sur terre à l'avancée des impériaux. Lorsque la forteresse de Goryokaku tomba aux mains de ces derniers après d'âpres combats, Brunet et ses camarades s'échappèrent in extremis à bord d'un aviso... Il faut noter que malgré son engagement aux côtés des rebelles, le nouveau pouvoir impérial devait, vingt ans plus tard, élever le « samouraï français » au rang de grand officier du Trésor sacré du Mikado⁵. Quant à la caste guerrière, le glas fut sonné en 1876 avec l'interdiction de porter le sabre qui, l'année suivante, aboutit à

⁵ Comme le suggère cette distinction, Brunet fit carrière dans l'ombre du pouvoir. On le retrouve ainsi parmi les massacreurs du peuple parisien lors de la semaine sanglante (21-28 mai 1871). Par ailleurs, on notera que de la même façon qu'il y eut un « samouraï français » il y eut aussi des « Indiens français », coureurs de bois dont la mentalité était aux antipodes de celle des colonisateurs anglo-saxons du Nouveau Monde. A ce titre, Sitting Bull (Tatanka Yotanka, 1831-1890), comme nombre de chefs amérindiens, ne cachait pas sa préférence pour ces derniers.

l'écrasement du clan Satsuma. 1876, c'est également l'année de la bataille de Little Big Horn, chant du cygne pour les braves Sioux et Cheyennes, vainqueurs du général Custer et de son 7^e régiment de cavalerie. En effet, cette victoire inacceptable pour la conscience américaine fut suivie par une politique de « pacification » tous azimuts marquée par la reddition puis l'assassinat du grand Crazy Horse, l'exil de Sitting Bull au Canada et, comme nous l'avons vu, l'odyssée des Nez-Percés⁶. En 1899-1900, ce fut au tour des paysans chinois de se révolter pour défendre leurs terres sacrées. L'épisode mémorable du siège des légations par les Boxeurs ne pouvait qu'inspirer la machine à rêver qui produisit *Les 55 jours de Pékin* (Nicholas Ray, 1963) avec en vedette, un autre « cow-boy », Charlton Heston. Comme en témoigne ce film à grand spectacle, les Etats-Unis pouvaient alors encore assumer leur impérialisme raciste à l'écran sans devoir le travestir à grand renfort de rhétorique des Droits de l'Homme. Bien entendu, le héros était yankee, ce qui, comme dans le cas de notre samouraï d'opérette, n'est pas anodin. Certes, la bannière étoilée flottait bien sur les murailles pékinoises contre lesquelles vinrent s'écraser les vagues de Boxeurs déchaînés mais tous les témoignages de l'époque s'accordent pour souligner la moindre valeur militaire des Marines, souvent abrutis par l'alcool⁷, au regard des combattants européens et surtout des Japonais qui luttèrent à leur côté ! Malgré leurs uniformes et armes modernes, ceux-là se montrèrent dignes héritiers des samouraïs témoignant ainsi, au même titre que Brunet ou Chef Joseph, de ce que l'on pourrait désigner comme « homme sacrificiel »⁸. Le meilleur des films d'arts martiaux réside d'ailleurs dans la mise en valeur de cet archétype _ *Les sept samouraïs* d'Akira Kurosawa _ et non dans les explosions de violence mêlées d'acrobaties et d'effets spéciaux de la sidération cinématographique. En prêtant au personnage incarné par Tom Cruise la psychologie de l'homme contemporain _ cet individu sans qualités qu'Hollywood contribue si bien à formater _ le film d'Edward Zwick aura réussi à transformer un épisode héroïque de l'histoire nippone en farce grotesque comme le montre bien la scène où l'on voit le dieu-vivant de l'empire du Soleil levant recevoir en pleurnichant le sabre de son vassal tombé au combat, et cela des mains d'un personnage définitivement inepte. *Le Dernier samouraï* signe ainsi la deuxième mort du guerrier nippon, liquidé par la machine à rêver devenue une machine à réécrire l'histoire.

José Carmona

www.shenjiying.com

⁶ Sans oublier les Cheyennes qui accomplirent un exploit comparable à celui des Nez-Percés auquel John Ford rendit un semblant d'hommage empreint de mauvaise conscience dans son film *Cheyenne Autumn* (1964). Il faut noter que de nos jours, les descendants des vainqueurs du général Custer continuent d'être traités comme des parias dans leurs misérables réserves.

⁷ Cf. Jean Mabire, *L'Été rouge de Pékin, La révolte des Boxeurs*, Editions du Rocher, 2006.

⁸ Le samouraï et le brave amérindien sont tous deux des types humains caractéristiques du monde de la tradition. Toutefois, le premier était conditionné à la soumission hiérarchique alors que le second était un guerrier libre échappant à cette aliénation.